



LES CAHIERS JÉRÉMIE

IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT

L'auteur met à la disposition de quiconque veut l'utiliser le texte de ce cahier. Il ne renonce pas cependant à la propriété littéraire. Son utilisation, sous quelque forme que ce soit, comportera donc les références à l'auteur de la façon suivante: IVSAN OTETS - WWW.LESCAHIERSJEREMIE.NET

LE TEMPS DES FAIBLES COMMENCEMENTS

Une histoire courte en sept pages

IVSAN OTETS

Comme chaque matin, Melvil empruntait l'avenue des Asphodèles pour se rendre à son travail. Bien qu'il fût un jeune homme modeste, il aimait cette partie vivifiante et luxueuse de la ville ; son continuel va-et-vient et ses nombreux magasins de marque l'enthousiasmaient, et le seul fait d'en fouler quotidiennement le sol nourrissait ses rêves éveillés de prospérité. Il était convaincu qu'il aurait sous peu une existence répandant un bonheur avéré et clinquant, à l'image de cette magnifique artère. C'est pourquoi rien ne l'aurait décidé à changer de parcours. Seule la pluie battante le faisait parfois abdiquer, l'obligeant à concéder ses vingt minutes de marche pour la médiocrité des transports en commun. Ce jour-là, pourtant, alors qu'il s'en retournait chez lui après ses huit heures de labeur, il trouva fort désagréable de devoir renoncer à son trajet routinier. Une grande partie de l'avenue avait été fermée à toute circulation, suite à un incident lié au gaz semblait-il ; pompiers et techniciens s'activaient en tous sens tandis que les policiers, gyrophares allumés, détournaient automobilistes et piétons vers d'autres voies. Melvil, non sans amertume, bifurqua par la rue des Teinturiers.

Il n'aimait guère cette rue ; non qu'elle fut malfamée ou dangereuse, mais en plus d'être peu fréquentée de par ses rares commerces de peu d'intérêt, il émanait de son atmosphère une sorte d'absence monochrome qui laissait au piéton solitaire l'impression désagréable d'être face à lui-même. Il se consola en calculant qu'il serait chez lui plus tôt puisque l'itinéraire était plus direct. Néanmoins, la boutique du vieux libraire qui paraissait fermée parvint à attirer son attention ;

il s'arrêta un instant. L'intérieur était vide et les étagères qui auraient dû être fournies ne présentaient plus aucun ouvrage. Il avait eu l'occasion d'y entrer une seule fois, alors qu'il était en Terminal au Lycée Eiffel ; M^{me} Tiska, professeur de français, leur avait imposé la lecture d'un conte de Pouchkine, mais son libraire habituel n'ayant pas alors le titre en stock, ce n'est qu'ici qu'il avait réussi à le trouver, l'avant-veille même de l'exercice écrit qu'il devait rendre. C'est précisément durant ce fugitif moment de nostalgie qu'il aperçut une pièce de monnaie égarée sur le seuil de la boutique sans vie ; un ou deux centimes qu'il ne prit pas la peine de récupérer. Il continua son chemin jusqu'à son domicile sans le moindre arrêt.

Cette nuit-là, le jeune homme eut un rêve énigmatique. Il se voyait au milieu d'une prairie, debout, à l'arrêt, observant étrangement au sol une piécette de quelques centimes d'euros qu'il hésitait à prendre. Alors qu'il se baissait finalement et la mettait dans sa poche, une seconde pièce toute proche qu'il n'avait pas vue attirait son regard ; ayant une valeur très légèrement supérieure il s'en saisissait donc aussi. S'ensuivait soudain le même processus ; une troisième pièce d'un peu plus d'intérêt que la précédente se montrait à nouveau, et tandis qu'il la ramassait, une autre plus généreuse apparaissait encore, et ainsi de suite... Il se trouvait en quelques instants parmi un parterre d'une multitude de pièces qui se renouvelaient en se multipliant au fur et à mesure qu'il les faisait siennes. Et le songe, sans se lasser, ne consentait pas à prendre fin. Melvil était au beau milieu de sacs d'argent qu'il remplissait sans que rien semblât vouloir faire cesser l'étrange phénomène. Les gestes du rêveur déclenchaient à eux seuls la continuité de cet événement saugrenue. Mais le hurlement du réveil brisa le fil doré de l'histoire, effaçant d'un coup d'éponge réaliste tout souvenir du merveilleux né de l'obscurité.

Le quotidien se déroula ensuite selon la monotonie habituelle, l'avenue des Asphodèles ayant été rouverte à la circu-

lation dès le matin. Puis la journée s'acheva, et Melvil reprit le chemin du retour. Lorsque soudain, à l'endroit exact où il avait dû bifurquer la veille, l'imprévisible arriva. En un instant son rêve surgit à son esprit ; en un éclair, et au mépris du temps, il en reçut une parfaite description, comme si quelqu'un eut claqué des doigts dans son intimité. Il se stoppa net, interloqué, figé. Il hésitait. Probablement que la fatigue du jour avait amoindri sa logique habituelle, car il se laissa emporter par le doux murmure du souffle de sa nuit : il prit bizarrement par la rue des Teinturiers ! Le rond cuivré de monnaie qu'il avait aperçu la veille aux pieds de la librairie était toujours là ; il le regarda quelques instants, hagard, puis se tournant de gauche à droite afin de s'assurer que personne ne l'observait, il se baissa et ramassa d'un geste furtif le misérable don. Il éprouva d'abord de la honte, mais mystérieusement, celle-ci laissa aussitôt la place à une confiance inédite qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant avec une telle fraîcheur. Il rentra chez lui la conscience plus légère qu'une plume, comme si elle eût été ravie d'avoir retrouvé sa position domestique, tel un écuyer à la suite de son chevalier. À partir de ce jour, une main inconnue semblait écarter la conscience du vis-à-vis dont elle avait droit pour diriger le jeune homme ; une main qui la dépouillait de son rôle ingrat de directeur dont la nature l'habillait. Son roc des vérités s'effritait, et, de juge, elle allait vers sa métamorphose ; il lui fallait devenir ces forces dont l'âme veut se ceindre sans se couronner. Melvil était en train de s'exorciser des frontières de la raison qu'il avait cru jusqu'alors immuables : il méprisait les riches Asphodèles au nom du pays de l'impossible caché derrière une faible pièce.

Un mois durant, l'irrationnel citadin quitta la lumineuse avenue pour la modeste rue des Teinturiers ; et la première pièce, fidèlement au songe, perdit jour après jour de sa faiblesse entre les doigts de son drôle d'héritier. Après une trentaine de jours, l'addition des dons quotidiens que lui avait

procurés ce nouvel itinéraire s'élevait à près de 218 000 euros. Et ce capital insensé augmenta encore pendant une dizaine de jours, lorsque, soudainement, le seuil de la librairie cessa ses libéralités ! Et bien que ce dénuement dura trois longues années, Melvil avait définitivement banni les Asphodèles de sa vie ; il se rendait compte que son luxe de lumière l'avait hypnotisé, tel cet opium du bonheur dont on nourrit les peuples afin qu'ils travaillent à sa venue ; et tout en se remémorant parfois avec langueur cette naïveté infantile qui l'avait dirigée si longtemps, la rue des Teinturiers était désormais devenue son unique chemin. Ce qui n'eut pas été le cas si, découragé, il avait enterré le prodige déjà reçu une fois que sa source semblait s'être tarie ; s'il l'avait, par exemple, dépensé sauvagement en retournant en ces lieux où les hommes se plaisent religieusement à montrer leurs réussites. En réalité, il l'avait tout simplement déposé en banque, c'est-à-dire qu'il espérait de cette énigme une chose qu'il ne voyait pas et qu'il ne pouvait tout simplement pas s'expliquer. Probablement est-ce cette marche vers un devenir inconnu qui, tel un collyre, lui ouvrit les yeux. De fait, un jour de printemps, il remarqua enfin l'écriteau qui avait été déposé sur la vitrine de la librairie : « Locaux à vendre ». Depuis combien de temps ce panneau était-il là ? L'avait-il ignoré comme ce fut le cas avec la malheureuse pièce qu'il n'avait pas voulu d'abord considérer comme la semence d'un arbre fructueux ? Cela n'avait guère d'importance aujourd'hui. En moins d'une quinzaine de jours, le jeune homme perspicace acquit la petite librairie avec l'appartement qui s'y rattachait à l'étage supérieur. Puis il déménagea.

Commença alors une longue découverte. Plusieurs livres avaient été consciencieusement rangés dans leurs contenants à l'arrière-salle de la boutique, laquelle fut transformée en une sorte d'officine au fur et à mesure que Melvil ouvrait les ouvrages à sa curiosité qui s'aiguissait. Au fil des années qui s'égrenaient il découvrit combien l'*ignorance* peut faire don

du bonheur, et combien le *savoir* apporte de malheurs ; de là fut-il contraint de faire un choix extrêmement coûteux ! Il se remémorait son premier détour avec son premier geste, mais ce qui était alors invraisemblable se montrait aujourd'hui presque facile tant l'alternative nouvelle qui se dessinait devant lui était blessante. Devait-il renouer avec la magie de l'ignorance ? retourner vers l'enthousiasme de sa jeunesse, avec ses bonheurs instantanés d'un continuel miracle ? Où irait-il plus intelligemment vers des heures de besogne afin de conquérir la couronne des sages que reçoivent les pères de la Cité ? Dans une lutte intime et violente, il rejeta et l'un et l'autre : le miracle et la sagesse, l'ignorance et le savoir ! Il persévéra de la sorte dans sa quête du trésor inconnu. Du reste, il savait que celui-ci est d'autant plus proche qu'il se montre dans une apparente impuissance ; qu'il se dévoile à l'insensé en se dissimulant aux réalistes, aveuglant leur pragmatisme et assourdissant leur science. Il se saisit donc à nouveau de la pièce du songe. Il la décelait cette fois avec le cœur et non plus avec les yeux. Ainsi se présentèrent d'autres portes sur le chemin où le conduisait le rêve, et à chacune d'elle il déposait dans ces nouveaux espaces hostiles aux évidences le faible germe qui s'était montré à lui plusieurs années auparavant : il franchissait le seuil des portes.

Melvil entra ainsi dans son existence d'homme mûr. Il délaissa son emploi pour s'attacher entièrement à sa passion et à l'évocation du mystère qu'elle renfermait. Il ouvrit son atelier au public et le nomma : « Les faibles commencements ». On y cherchait les anciens sentiers, écoutant d'abord les artisans qui les premiers les avaient aplanis ; en outre, il échangea avec d'autres ateliers qu'il rencontra ici et là ; il édita aussi ses propres découvertes, partageant les fruits de ses pérégrinations, invitant ou étant invité, correspondant autant qu'il le put, bien que modestement, afin de respecter la pudeur derrière laquelle aime à sourdre la vérité dernière. Il plut encore à rencontrer quelques inquiets venus

de la religion des Asphodèles, un doute les poussant parfois aux portes de la librairie. Ainsi vécut-il encore durant plus de trente années, s'égarant toute sa vie dans le rêve de sa première jeunesse. Mais nul ne connaît de nos jours la valeur du trésor acquis par cet homme. Lui non plus ne l'a d'ailleurs jamais compté. Et si le premier prodige a pu être pesé, ce fut en tant qu'allégorie de la véritable et invisible richesse, elle qui ne se laisse pas plus mesurer qu'un Homme digne de ce nom ne veut l'être. Elle attendait que le rêveur se réveille définitivement pour s'offrir à lui enfin sans voile, telle la dot d'une future noce ! Melvil n'embrassa donc jamais la réussite et les applaudissements qu'offrent les vérités évidentes. Sa vie avait commencé par un rêve, elle se continua selon une parabole ; mais ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé savent que de tels songes ne s'éteignent que pour mieux s'accroître, tout comme cette faible pièce qu'il faut laisser venir à soi afin qu'elle croisse.

Un matin de février, époque où chante la fleur d'aman-dier, Melvil, déjà d'un certain âge, se leva plus tôt qu'à l'accoutumée. Il fut particulièrement actif. Il rangea tout d'abord ses ouvrages avec soin à l'intérieur de malles qu'il déposa dans l'arrière-salle de son atelier ; il se rendit ensuite chez le Notaire, puis consacra le reste de la journée à diverses correspondances. Enfin, la soirée s'avançant tard dans la nuit, il déposa sur le seuil de la librairie une pièce de monnaie de moindre valeur, et, tirant le rideau, il accrocha à l'intérieur de la vitrine un panneau où l'on pouvait lire de l'extérieur : « Locaux à vendre ». Il mourut ce soir-là et on emporta son corps au matin.

Le lendemain, un jeune homme se rendait plein d'entrain au square se trouvant avenue des Asphodèles ; il avait un rendez-vous amoureux. Mais la rue Saint-Nicolas, par laquelle il avait prévu de rejoindre les Asphodèles, était inaccessible ce jour-là, suite à une réfection de la chaussée, aussi fut-il contraint de faire un détour ; il prit par la rue des Teinturiers.

En passant devant la librairie, il remarqua distinctement la pièce de cinq centimes d'euros à sa disposition aux pieds de la porte close, mais il ne prit pas la peine de la ramasser tant un bonheur certain hâtait ses pas. Le square ne vit pourtant jamais sa bien-aimée, de même que l'amant pressé d'ailleurs. Il rentra donc chez lui fort attristé et se coucha assez tôt ce soir-là. C'est alors qu'il fit un rêve énigmatique.